

Avant-propos

Gérard Ferreyrolles

Les douze études ici réunies grâce à l'obligeance de Hans R. Runte et à l'amicale médiation de Karolyn Waterson sont issues d'un séminaire de troisième cycle que j'ai récemment animé à l'Université Paris Sorbonne sur le sujet des rapports entre histoire et littérature au dix-septième siècle. Le thème commence d'attirer la critique, comme en témoignent les numéros de *Littératures classiques* (30 [1997]) et des *Chroniques de Port-Royal* (46 [1997]) consacrés respectivement à « L'histoire au XVII^e siècle » et à « Port-Royal et l'histoire », ainsi que les ouvrages de Steve Uomini sur les *Cultures historiques dans la France du XVII^e siècle* (Paris : L'Harmattan, 1998), de Christian Jouhaud sur *Les pouvoirs de la littérature* (Paris : Gallimard, 2000) ou de Frédéric Charbonneau sur *Les silences de l'histoire* (Québec : Presses de l'Université Laval, 2001). Pour autant, le chantier ne fait que de s'ouvrir et les dix-septémistes ont devant eux bien des explorations à mener avant d'arriver aux monumentales synthèses produites déjà sur les siècles limitrophes. Afin de contribuer à ce progrès nécessaire, j'ai tenu à associer dans la présente livraison à des collègues reconnus un nombre proportionnellement important de jeunes chercheurs dont le talent cesse dans ces pages d'être prometteur pour devenir manifeste. Les articles élaborés par les uns et les autres sont disposés dans un ordre globalement chronologique — globalement, car leur champ d'enquête couvre parfois plusieurs décennies — et permettent d'aborder les principaux domaines de la problématique envisagée : rapports de l'histoire et de la fiction dans le récit épique ou romanesque (C. Bourgeois, S. Ferrari, M. Bouvier, B. Tribout, C. Zonza), rapports de l'histoire et du discours moraliste (C.-O. Stiker-Metral, H. Lachenal, K. Waterson), rapport de l'histoire à sa propre écriture en contexte politique ou apologétique (S. Melzer, P. Hourcade, S.-A. Roussel, D. de Garidel).

Pour le fond, si l'on pose la question des relations de l'histoire et de la littérature dans les termes aristotéliens différenciant l'*historikos* du *poietès* — l'un disant « ce qui a eu lieu, l'autre ce qui pourrait avoir lieu » (*Poétique* 1451b) —, on désignera le dix-septième siècle comme le moment par excellence où se trouve abolie la fixité de la frontière censée les séparer. L'historien, qui ne cesse aux temps classiques de proclamer sa fidélité à la seule vérité, ne laisse pas d'accueillir avec la rhétorique les prémices du littéraire sous la forme des harangues, sentences et portraits. La part de la littérature croît avec l'exigence de rendre le récit plus cohérent et plus plaisant : les faits s'organisent en *muthos* et là où le vrai n'est pas vraisemblable, il revient à l'historien de le rendre tel ou de le taire (voir le chapitre VIII des *Instructions pour l'histoire* du P. Rapin en 1677). Le souci même d'intelligibilité le pousse à inventer des connexions causales auxquelles sa documentation ne lui donne pas accès : ainsi lorsqu'il cherche dans l'intime l'origine des actions publiques, ce qui est le principe de « l'histoire anecdotique » ou de « l'histoire secrète ». La frontière avec la littérature devient indiscernable et l'on bascule dans un espace « fictionnalisé » où l'historiographie se fait romanesque (Malingre, Mézeray) et dans lequel paradoxalement c'est la littérature qui prend en charge le réquisit de vérité en ce qu'elle prétend détenir par l'analyse moraliste la science des comportements humains ou par la perspective providentialiste la finalité suprahistorique des événements de l'histoire.

Université Paris Sorbonne